

Madeleine Préclaire

Du féminisme au féminin...

L'histoire de la femme, il me faut la commencer là où tout commence, dans la nature, avec les racines, remonter au chaos, au combat, que la femme doit se livrer à elle-même pour comprendre sa propre nature. L'homme, lui, a combattu contre la nature, contre les éléments, avec sa raison, avec ses inventions, objectivement, la femme cependant restait avec ses ingorances et son désordre, incapable de prendre conscience des choses extérieurement. — Anaïs Nin

L'année internationale de la Femme est commencée. Les journaux, la radio, la T.V. multiplient articles ou émissions. On parle, on écrit. Des conférences régionales sont prévues au Canada. Une crainte cependant me saisit, celle que l'année se passe en bavardages qui, s'ils libèrent la parole, ne s'achèvent pas forcément en actes! J'écris malgré tout, présentant ce court propos comme une interrogation, une incitation à une réflexion qui nous conduirait du "féminisme" au "féminin."

naissance de l'idéologie

Nous vivons une période de féminisme bruyant. Ce mouvement, en effet, apparaît "comme l'expression de la conscientisation" des femmes vis-à-vis du rôle qui leur est dévolu dans la famille et dans la société. C'est l'aboutissement d'un long et courageux effort qui, en Occident, et, aujourd'hui même en Afrique du Nord et en Asie, prend des visages multiples, tous teintés d'émancipation. Si l'on s'en tient au Québec, on constate depuis près de cent ans ce cheminement vers cette forme violente du féminisme actuel, militant et radical, qui, selon le cas, irrite ou satisfait. L'historique de cette montée vient d'être esquissé par une Québécoise, Michèle Jean, dans un recueil de textes suggestifs. "Si les femmes du Québec," écrit-elle, "peuvent aujourd'hui voter et faire des études supérieures, si elles ont leur autonomie juridique et accès au marché du travail, c'est parce que d'autres femmes ont mené des luttes hautes en couleurs pour modifier leur condition."¹

Nous lisons ce progrès des femmes vers l'affirmation d'elles-mêmes comme un passage de la soumission à l'indépendance. Pendant des siècles, confinée à l'intérieur du foyer, riviée à des tâches "ménagères" et familiales, la femme, essentiellement épouse et mère, vit dans l'ombre. Docile à son mari, dévouée à ses nombreux enfants, elle vit, en fonction de la famille, dans un constant "oubli" d'elle-même.

La Canadienne, écrit Hermine Beaugard, a joué dans l'histoire de notre nation, un rôle héroïque, mais plutôt nébuleux. Elle faisait tout d'abord, des enfants à un rythme si effarant qu'on se demande quand elle trouvait le temps de tisser, ravauder, cuisiner, sarcler, traire les vaches, aller aux vèpres, cueillir les bleuets, attiser le poêle à bois . . .²

Ce sont là des tâches qui, obligatoirement, maintiennent la femme dans un rôle "second," d'auxiliaire, de dépendance, accepté alors par la société, par la religion, par le mâle, comme parfaitement naturel, conforme à l'ordre. Cet état d'infériorité est confirmé, par exemple, par cette référence à Thomas d'Aquin dans un article de Mgr L. A. Paquet: "L'homme, en vertu de sa constitution, et par un effet des propriétés de son intelligence et de sa raison, se montre, d'ordinaire, plus apte que la femme à tenir, dans la famille, les rênes du commandement"³ et par la formule, laconique, de la loi civile qui, en déclarant que "la femme doit obéissance à son mari," résume la charte matrimoniale.

Il nous faut donc constater une inégalité de fait, vécu silencieusement pendant de longues années. Mais le développement du machinisme et de la grande industrie aidant, la femme prend conscience de sa condition laborieuse et servile sous l'influence de femmes audacieuses qui sauront poser des gestes sociaux et politiques dans lesquels s'inscriront les étapes du mouvement féministe.

C'est une véritable lutte qui s'engage alors entre un pouvoir "dominateur," celui du monde masculin, et un pouvoir "marginal" méprisé par les autorités civiles et religieuses, celui du monde féminin, tenace, insistant, qui obtiendra successivement le droit de vote, les droits de la femme et l'amélioration de la condition juridique de l'épouse. Cette "lutte sans barricades," selon le mot de Thérèse Casgrain, depuis 1970 s'est souvent radicalisée, s'attaquant au système politique et social, accusé d'avoir entretenu l'oppression de la femme.

Sous ses formes extrêmes actuelles, le féminisme, véritable "lutte pour la reconnaissance" peut-être envisagé comme une *idéologie*. J'entends par là ce qu'Althusser définit comme:

Un système de représentations, images, mythes, idées ou concepts selon les cas, doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée. L'idéologie comme système de représentations se distingue de la science en ce que la fonction *pratico-sociale* l'importe sur la fonction théorique.⁴

C'est reconnaître alors, d'une part, son utilité immédiate dans une perspective et une volonté de changement: culturel et social et, d'autre part, ses limites et ses illusions. C'est le voir comme un "moment" nécessaire de l'évolution de la femme, de son devenir historique, moment qui appelle d'autres images, d'autres rôles. C'est peut-être aussi "oublier" certaines dimensions du monde féminin, par des discours et des gestes à la fois réducteurs et absolus!

le féminin suspect

En réalité, au-delà de ses manifestations radicales et parfois outrancières actuelles, le féminisme n'est peut-être pas chose si nouvelle. Comme "attitude," il est présent tout au long des siècles. Germaine Tillion, anthropologue, en note l'apparition au néolithique avec l'agriculture et l'on peut le lire en filigrane dans toute l'histoire sociale, politique et religieuse de l'Occident; seulement il demeure marginal, erratique. L'atmosphère des temps ne permet pas son éclosion ni son épanouissement comme mouvement. Il y a des raisons à cela.

D'abord le fait de vivre dans des sociétés *closes*, animées, comme dit Marcel Rioux, par une "idéologie de conservation," fidèles à des valeurs traditionnellement reçues, ne pouvait favoriser un changement d'image.

La crise que traverse la civilisation bourgeoise tient pour une part à l'incapacité chez l'homme moyen de se soustraire à des systèmes de formes acquises, qui lui sont fournies de l'extérieur et qu'il n'a pas conquises par une exploration personnelle de la réalité. Des maladies sociales telles que le conformisme et l'hétéro-direction... sont le fruit d'une acquisition passive des standards de compréhension et de jugement identifiés à la "bonne forme" en morale comme en politique.⁵

Comment, dans de telles conditions, la femme aurait-elle pu faire éclater les structures existantes?

Mais, ce qui surtout a maintenu le "féminin" en esclavage c'est cette suprématie de la raison. Ce pouvoir du rationnel qui s'est exprimé en Occident à la fois par le conceptualisme aristotélicien, le rationalisme cartésien, le dogmatisme des Eglises et le scientisme sémiologique, se traduit dans la vie sociale par la domination du "mâle" et la prépondérance de structures sociales masculines, tenant la femme en suspicion, autant que le monde symbolique et l'imagination "maîtresse d'erreur et de fausseté"! Une tradition misogyne — officielle si l'on veut — éclipsera sans cesse tout éclair féministe. Et ce procès de la femme accusée de faiblesse, d'arrogance et de perfidie remonte à la plus haute antiquité. Peut-être exprime-t-il la crainte latente d'une civilisation masculine? Toujours est-il que pendant de longs siècles sera refusé à la femme l'accès aux activités supérieures; mieux vaudra la maintenir dans l'ignorance. "Va, rentre en ta demeure et reprends tes travaux, ta toile, ta quenouille; le

discours c'est à nous les hommes qu'il revient."⁹

C'est surtout à partir du XIX^e siècle que cette tendance "féministe" dépassera les expressions individuelles, intermittentes, pour devenir un "pouvoir," un mouvement de libération. Il y aura au début une grande variété d'orientations, bourgeoises ou socialistes, suivant les pays où elles éclore. Au Québec, c'est "en douceur" qu'elle arrivera, par les milieux anglophones, et "mine de rien" finira par sensibiliser des milliers de femmes, recouvrant d'ailleurs des intentions et des actions parfois divergentes? La solidarité face aux revendications féminines n'existe pas, il suffit d'évoquer la campagne actuelle sur l'avortement.

de l'idéologie aux mythes

Nous avons parlé plus haut d'idéologie et la voyions comme un "moment" de la réalité sociale qui appelle un dépassement — A ce point, il semble qu'un regard vers "le lointain," vers les valeurs, soit éclairant: "L'histoire en acte," écrit Jacques Berque dans *Dépossession du monde*, "en appelle toujours à l'histoire en espérance, comme à sa majeure réalité." Car l'idéologie dit la situation historique, temporelle, elle *exprime le monde*, elle le réduit. Quittant donc le débat féministe, et dépassant les discussions actuelles, toutes les réductions, qu'elles soient d'ordre politique ou social, il me semble qu'un "retour aux sources" permettra de ré-entendre la voix des symboles et des mythes. Car le mythe dit ce qui est intemporel, ce qui est ressenti comme originaire, fondamental, essentiel. Peut-on penser que celui-ci — le mythe — éclaire celle-là — l'idéologie — permette son élargissement, son éclatement, ou mieux sa perpétuelle "rectification"?

Où serait donc la *vérité* du féminisme? Elle n'est pas dans la revendication, l'agressivité ni le ressentiment en tant que tels: il n'y a là que le "travail du négatif" qui appelle son dépassement; mais bien dans cette prise de conscience d'une valeur spécifique trop longtemps méconnue ou méprisée, "non-reconnue." C'est l'affirmation d'une liberté qui doit se vivre, la mise en situation de la femme à côté des autres "opprimés": l'enfant, le noir, l'artiste, etc., "l'autre," quel qu'il soit, face à l'arrogance mâle, adulte, blanche, rationnelle. C'est l'émergence de l'humain, reconnu en chaque individu, vécu et défendu dans toutes les sphères de l'existence, à travers et malgré les différences biologiques, sexuelles, sociales, culturelles.

L'erreur du féminisme serait d'oublier cette originalité, cette différence pour s'opposer au "mâle" comme un autre pouvoir face à lui, ou plus, pour vivre une libération en jouant le rôle masculin!

Que disent donc les symboles, les mythes "conducteurs de sens" qui, au-delà du raisonnement souvent impuissant à maîtriser les

contradictions, cachent une force profonde, le pressentiment d'une vérité?

réconciliation des contraires

Il n'est pas question ici de faire le tour de ces grandes images, ni de classer les différentes voies d'interprétation. J'évoquerai, seulement à titre d'exemple cette sagesse chinoise, dans laquelle il nous est si difficile de pénétrer, et qui, au-delà de ce que nous nommons étroitement le "masculin" et le "féminin," affirme, au plan cosmique, cette présence des "contraires," ou mieux des polarités: le Yin et le Yang; ou encore ces mythes d'Androgynie véhiculés par de nombreuses civilisations et dont la signification n'est pas exclusive. Platon se sert de l'image androgyne pour expliquer l'amour en tant que choix. Le sens de l'androgyne est le couple. Mais l'insistance sur le couple, la dyade, donne une priorité au contraste des sexes. On peut aussi lire autrement l'opposition et voir l'être humain comme une structure bilatérale qui s'accomplit dans l'un ou l'autre sexe et n'est pas subordonnée à leur relation. On est homme ou femme. Ce sont les deux modes de l'être-humain. Ce dernier ne se réalise que dans un sexe. La féminité peut alors être vue pour elle-même, comme une présence originale, autonome, "un mode intégral de l'existence finie."

Le problème de la féminité, loin d'être un épisode prolongé de la lutte des consciences qui puisse se résoudre par une sorte de contrat social, passe par le mystère de la sexualité et de sa signification transcendante. Enfermées dans des perspectives étroites, politiques, sociales ou même théologiques, les attitudes féministes trahissent l'absence ou l'oubli d'une anthropologie. Les images fondamentales l'ont rappelé. Sans nier l'importance des conditionnements sociaux, celle de la culture, qui transforment l'image de la femme, la question de la féminité, du sexe, du féminin déborde la science. Comme le temps, la vie, le corps, elle appartient aussi à la philosophie. Il importe donc de l'éclairer aux symboles reconducteurs de sens que l'herméneutique actuelle commence à interpréter. Ainsi ce que disent, à leur façon, les grands mythes (qui rejoignent par là certains courants de la psychologie actuelle) c'est l'égalité dans la différence, l'existence des polarités; c'est le jeu libre et le respect de ces polarités, de ces différences; c'est la reconnaissance de soi dans l'autre et réciproquement. Il ne s'agit pas de prendre la place du mâle mais de trouver la sienne "en tant que femme," ce qui signifie trouver les chemins de la vérité de soi-même, en tant qu'être humain, dans ce mode d'être au monde féminin. Ce qui permettra à chacun d'approcher de sa vérité c'est, non pas la pratique de telle ou telle tâche, le jeu de tel ou tel rôle, mais l'effort de vivre "humainement" dans la liberté, la responsabilité.

créer l'humain

Du féminisme au féminin, de l'idéologie au symbole, de l'historique à l'utopique: c'est dans cet appel d'une action concrète, objective, à une exemplarité, à des hypothèses et à des images entraînantes, "idéales," que lentement se crée l'humain. Nous vivons sans nul doute une époque chaotique car c'est une période de mutation qui nous oblige à vivre, non plus dans la répétition monotone des systèmes clos, mais dans l'imagination des tâches ouvertes, neuves. Ces temps sont riches et cette année où, si naturellement, les femmes se sont mobilisées, est porteuse d'espérance. Le féminisme, bien compris, ne contiendrait-il pas, plus qu'un espoir de libération pour les femmes, la promesse d'un monde meilleur pour tous les humains et — sans humour — cette tâche d'éducatrice, de "mère" traditionnelle, n'est-elle pas vécue, sous un mode nouveau, à travers cette volonté de créer une société nouvelle où tous ses membres, hommes et femmes, se reconnaîtraient et travailleraient ensemble! C'est ce qu'évoque merveilleusement Marthe Blackburn dans ce programme de la série de films: "En tant que femmes" présentée en 1974 à Radio-Canada:

Notre avènement dans l'univers, sous cet aspect nouveau de notre identité de femme, n'aura qu'une réforme à faire: celle de l'homme. Peut-être allons-nous nous retrouver en face d'un phénomène similaire. Peut-être que les hommes aussi étaient faux et qu'ils s'étaient trouvé de tout temps des alibis d'hommes pour de fausses femmes. Et c'est ensemble cette fois, que nous nous poserions les vraies questions dans une langue nouvelle, débarrassée de mots qui n'avaient qu'un sens unique, décapée de ses couches millénaires d'erreurs et de divagations. Nous sommes nés l'un pour l'autre: c'est inscrit dans notre corps et notre esprit. Nous ne soupçonnons pas encore ce que nous pouvons faire ensemble, nous nous sommes égarés trop loin... Nous sommes devenus fous tous les deux. Mais nous ne voulons pas mourir ensemble de cette extinction affreuse... Si nous choisissons ensemble de faire l'amour sans le défaire?⁸

références

1. Michèle Jean, *Québécoises du 20^è siècle*, Montréal: Ed. du jour, 1974, p. 13
2. *Ibid.*, p. 80.
3. *Ibid.*, p. 51.
4. Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris: Ed. de Minuit, 1960, pp. 238.
5. Umberto ECO, *L'oeuvre ouverte*, Paris: Ed. du Seuil, 1965, p. 107.
6. *Odyssée*, Book I, pp. 356-359.
7. Voir, la revue *Forces* (2^e trimestre 1974) et la revue *Maintenant* (novembre 1974) qui ont fait le point sur le féminisme au Québec.
8. In *Médium-Media*, Vol. 2 (janvier 1973), p. 9.